

*De quelle manière écrivez-vous ? Je veux dire : comment se présente une page de votre manuscrit ?*

– Rien ne vous sera caché : j'écris comme presque tout le monde, en commençant par le début et en finissant par la fin ; la seule exception s'est produite quand j'ai écrit une fois une pièce de théâtre. J'écris lentement et laborieusement, un peu en boule de neige. La phrase se charge presque toujours, à peine ébauchée, de rejets et d'incidentes qui tendent à proliférer et qu'il me faut ensuite élaguer en partie. Je rature mal. Presque toujours, pendant que je travaille à une phrase, je jette dans la marge une amorce ou un fragment qui concernent la phrase suivante : une espèce d'appât.

(Extraits tirés de l'entretien de Julien Gracq avec Jean-Louis de Rambures.)



– J'ai choisi un pseudonyme, lorsque j'ai commencé à publier, parce que je voulais séparer nettement mon activité de professeur de mon activité d'écrivain. Ce pseudonyme n'avait dans mon esprit aucune signification. Je cherchais une sonorité qui me plaise, et je voulais, pour l'ensemble du nom et du prénom, un total de trois syllabes.

*Vous êtes [...] très discret sur tout ce qui prépare le texte. On ignore vos « travaux » en cours, vos manuscrits.*

– Je ne suis pas partisan, c'est vrai, de faire visiter à l'invité les cuisines (ce qui ne m'empêche pas d'être reconnaissant à Ponge de me faire visiter les siennes, de façon si enrichissante). Je n'aime guère montrer mes manuscrits. En partie parce qu'ils sont une fausse cuisine, farcie d'ajouts et de ratures parfois trompeuses en ce que j'ai tendance, après avoir écrit un mot, à le rayer aussitôt pour bien souvent le rétablir, comme si j'avais besoin de beaucoup de noirs sur ma page, pour des raisons plus plastiques que littéraires. Ce sont là des tics d'écrivain, qui ne méritent pas qu'on en ait la coquetterie.

Et puis peut-être y a-t-il là une raison d'amour-propre, assez stendhalienne : montrer ses manuscrits et ses corrections, c'est montrer soi inférieur.

*Pourrait-on revenir à cette question qui me paraît importante : vous avez le sentiment de la présence et de la plénitude du monde, et vous écrivez. Mais la littérature nous restitue le monde privé d'être selon le propos de Blanchot dans *La littérature et la mort*. Et si vous écrivez, est-ce que le monde serait incomplet s'il n'était pas dit ?*

– Le sentiment que c'est plutôt une bonne chose que le monde ait des témoins, qui naturellement témoignent d'eux-mêmes en même temps que de lui, est sans doute une des raisons qui poussent à écrire. J'ai une disposition plutôt contemplative qu'active. Je ne suis pas du tout sûr que le monde serait incomplet s'il n'était pas dit, plus ou moins bien : c'est moi plutôt qui me sentirais tel, dans une certaine mesure : raison tout à fait suffisante pour écrire sans doute. La littérature nous restitue le monde privé d'« être », soit ! mais rien non plus ne peut remplacer ce mode de présence-absence qu'est la fiction ; je m'embarque sans complexe sur ce radeau de fortune sur lequel, après tout, ont navigué tous les écrivains. Au surplus Valéry remarque quelque part dans ses Cahiers que le mot « être » utilisé métaphysiquement – mal défini, mal cerné – rend tout de suite

les problèmes inutilement vertigineux. J'ai envie de l'approuver timidement. Personne ne doute sérieusement que la littérature apporte un supplément, un enrichissement de quelque nature. Il est permis de laisser de côté la question de savoir si c'est bien un supplément d' « être ».

*Vous faites une différence justifiée entre dialogue de théâtre et dialogue de roman. Dans le dialogue de roman, vous pouvez vous permettre plus de latitude, plus de liberté.*

– Je crois qu'il y a une différence entre le dialogue de roman et celui du théâtre, tout comme il y a une différence, dans la réalité, entre le dialogue de plein air et le dialogue de huis-clos. Le dialogue de roman tend à être amorti, aéré par la présence du monde extérieur où il plonge, qui ne cesse de l'éventer, de l'accompagner de sa basse. Le dialogue de théâtre tend à être un écorché de dialogue : les angles sont à vif, l'agressivité n'est pas loin, on se parle au plus près : les propos s'enchaînent et cèdent la place aux répliques. Il n'y a que les plus grands qui échappent à cette logique de duellistes, qui dépare tant de pièces « bien faites ».

(Extraits tirés des entretiens de Julien Gracq et Jean Roudaud.)



*L'écrivain doit peut-être se garder pour ses lecteurs et maintenir pour eux cet équilibre entre une vie simple et la tour d'ivoire, de Montaigne, ou la tour de briques de Jules Verne... Vous n'avez jamais changé sur ce point, votre œuvre entière semble être un acte de résistance... la Littérature à l'estomac et le refus du Goncourt... N'est-ce pas ce mouvement individualiste qui fait paraître, à certains, l'écrivain arrogant ?*

– C'est possible. Cela tient peut-être aussi au goût effréné que trahit notre époque pour l'état de disponibilité et de communi-

cation instantanée. On demande aujourd'hui à l'homme d'État d'être constamment en prise, en état de dialogue familier et immédiat avec les citoyens. On le demande aussi à l'écrivain avec son public, alors que son travail essentiel est d'écrire des livres – de qualité si possible – et non de « causer dans le poste », de parader sur les estrades télévisuelles, ou de discuter de ses livres avec les bambins des classes élémentaires. Cela n'a pas grand sens, ni grande portée, et on a le droit de s'en abstenir.

(Extrait tiré de l'entretien de Julien Gracq avec Jean-Paul Dekiss.)

